

E pur si muove

Nicole Savy, musée d'Orsay

« Enfin, mon beau chasseur, te voilà de retour ?¹ », siffle malicieusement le merle à Pécopin, retour de voyage. Le jeune Victor Hugo, lui, ne connaît ni l'Orient de ses *Orientales*, ni la Norvège ou Saint-Domingue où il situe l'action de ses premiers romans². Bien petit bourgeois, le héros des bandes romantiques d'avant 1830, qui ne va pas plus loin que la barrière de Grenelle pour admirer les soleils couchants ? Le poète des *Feuilles d'automne* répond, d'un alexandrin expéditif : "Ce que je voudrais voir je le rêve si beau !" Il s'exempte délibérément de l'épreuve du réel : inutile de décevoir le rêve et de perdre son temps à voyager, quand il y a tant à écrire. Le plus beau des mondes est dans l'imagination du poète. Qui ne semble donc pas un voyageur très intéressant : et pourtant, il voyage.

L'épopée napoléonienne avait étendu le territoire français à l'échelle de l'Europe et agrandi, dans les représentations collectives, le champ qu'un être humain quelconque, un soldat par exemple, pouvait parcourir. Le XIXe siècle n'oublia pas ces voyages d'une sorte glorieuse et sanglante. Enfant, Victor Hugo en prit, bien involontairement, sa part. Avec ses frères, il traverse la France jusqu'à l'Italie et l'Espagne, trimbalé dans des conditions parfois dangereuses par une mère qui court après son mari commandant, puis général et tente de renégocier une famille déjà désunie. L'enfant s'y forge des opinions définitives : grandeur de l'Empereur, horreur de la guerre, des destructions, de la peine de mort, du fanatisme de l'Inquisition et de la brutalité des collèges religieux. Au retour il a dix ans et des visions inoubliables : les pauvres crucifiés des guérillas italiennes, ou l'éblouissement du soleil espagnol. La mort et le soleil, la politique et l'histoire, ainsi ses premiers voyages formèrent-ils sa jeunesse.

Son premier vrai voyage de jeune homme, dans les Alpes, l'été 1825, avec Charles Nodier et pour la seule fois avec Adèle Hugo, répond à une commande littéraire inspirée par le succès des *Voyages pittoresques* de Cailleux, Nodier et Taylor, qui paraissent depuis 1820. L'éditeur commanditaire de Hugo ayant fait faillite, c'est la *Revue de Paris* qui publie en 1829 son *Fragment d'un voyage aux Alpes*.

Par la suite c'est Juliette Drouet qui l'emmène en voyage, pour l'avoir pour elle toute seule. Il se laisse faire d'abord par amour pour elle, ensuite parce qu'il s'aperçoit que voyager lui donne des

¹ *La Légende du beau Pécopin*, lettre XXI du *Rhin*, p.202 du volume *Voyages* de l'édition Bouquins-Laffont des *Œuvres complètes* de Victor Hugo, 1985. C'est à cette édition que nous nous référons ici.

² *Han d'Islande* (1823) et *Bug-Jargal* (1826, première version en 1820).

idées pour écrire ; il en oublie les préventions de sa jeunesse. Mais il est capable de s'enfermer dans sa chambre d'hôtel et de chercher dans les guides de quoi décrire un musée qu'il ne va pas voir.

Leurs escapades d'amoureux les mènent en Normandie, Picardie et Bretagne les étés 1834 à 1836, en Belgique en 1837, en Champagne l'année suivante. En 1839, c'est un périple de deux mois en Alsace, sur le Rhin, en Suisse et en Provence. Victor Hugo revient sur le Rhin à l'automne 1840 et publie ensuite, en janvier 1842, *Le Rhin, lettres à un ami*, son seul grand livre de voyage, synthèse en réalité des voyages des années précédentes. En 1843, le voyage en Aquitaine et en Espagne se termine par la nouvelle, dramatiquement apprise dans le journal, de la mort de Léopoldine, noyée avec son mari à Villequier. Les voyages cessent pendant quelques années ; il ne retournera jamais en Espagne. On ne recense qu'une excursion en Normandie en 1849, avant l'exil de décembre 1851, le séjour forcé à Bruxelles, Jersey puis, de 1855 à 1870, Guernesey où le poète achète et aménage une maison qui devient sa résidence d'exilé. C'est seulement à partir de 1861 qu'il quitte Guernesey pour un voyage annuel en Belgique, parfois au Luxembourg et sur le Rhin, véritables vacances après les longs hivers de travail acharné et d'isolement. Il est obligé de passer par Londres mais n'y séjourne jamais. Rentré à Paris au lendemain de la proclamation de la République, le 5 septembre 1870, il retourne sur les lieux qu'il a déjà connus : en Belgique et au Luxembourg, en Hollande, en Normandie et en Suisse, à Guernesey où Hauteville House, la maison de l'exil, n'est plus qu'une villégiature.

Il n'est donc jamais retourné dans l'Italie de sa petite enfance ; une seule fois en Espagne, pays qu'il adorait. Jamais au pays de Shakespeare. Le territoire que dessinent ses voyages est principalement celui de l'Europe du nord-ouest, autour de la France : de la Normandie à la Hollande, de la Belgique à l'Allemagne du Rhin et à la Suisse. Régions découvertes, pour l'essentiel, dans les années 1830, et dans lesquelles il retourne inlassablement. Peu de publications, au total⁴ : mais des images, des formes, des souvenirs, des idées dans toute son œuvre littéraire – sans oublier les dessins, magnifiques.

Dans la première moitié du XIXe siècle, le voyage romantique et la littérature de voyage s'inspirent, plus que de la légende impériale, du double modèle de Chateaubriand et de Byron. Partir, c'est à la fois fuir un quotidien désenchanté et prosaïque, chercher la beauté, l'aventure ou les sources de la civilisation chrétienne et tenter le destin. C'est surtout partir à la découverte de soi-même ; le voyage devient processus de construction du moi, et le monde, dont on ne dédaigne ni les beautés ni le pittoresque, est l'instrument de cette seconde naissance. Le voyageur romantique ne regarde pas le

³ "À mes amis L.B. et S.-B.", *Feuilles d'automne* XXVII, volume *Poésie* I, p. 627.

⁴ Peu de publications mais beaucoup d'écrits, heureusement rassemblés dans ce volume des *Voyages*.

monde dans un miroir : il se regarde lui-même et c'est le monde qui sert de miroir, qui lui permet de dessiner sa propre image. Voyages narcissiques où l'on se campe dans le paysage, où l'on fait son autoportrait dans une pose avantageuse qui préfigure la statuaire, cheveux au vent dans les orages désirés. "C'est à l'ombre qui passe sur son front que l'on devine le soleil", écrit cruellement Marie d'Agout, qui vient de lire Chateaubriand et réprovoque cette sorte d'exaltation, à son amie George Sand⁵. L'humour et le pittoresque des récits de voyage d'Alexandre Dumas et de Théophile Gautier, abondants dans ces années de la monarchie de juillet où le genre est à la mode, opèrent un retournement de la figure du héros, mais sans plus la décentrer ni la détacher du cadre qui la constitue.

Si l'on retrouve des postures analogues chez Victor Hugo c'est plus tard, sur les portraits photographiques de Jersey, qu'il faut d'ailleurs lire moins comme exhibition romantique que comme représentation de la solitude de l'exilé, réduit à la fréquentation des rochers et de l'océan. Dans ses récits de voyage il procède tout autrement : pragmatique, curieux et philosophe. Son moi est étanche : il ne s'harmonise pas au paysage ; le paysage ne vient pas s'assortir à lui. Spectateur, il n'a pas la futilité de vouloir figurer dans le spectacle. Il reçoit bien des impressions, mais ne les projette pas en retour sur le monde extérieur. Il regarde, il déchiffre le paysage comme un texte, il dialogue avec le monde visible. « Roches qui ressemblent à des livres fermés. On peut compter les pages et les feuillets. Ce sont des livres en effet, livres mystérieux qui contiennent l'histoire du déluge. Si l'on pouvait déployer leurs pages de marbre on y verrait des façons de la création d'alors, animaux étranges, arbres gigantesques.⁶ » Parfois il tombe dedans, d'une chute vertigineuse, il ne voit plus rien, et il aime bien ne plus rien voir : accommoder sur l'infini permet de penser. Le grand poète romantique se conduit d'abord comme un homme des Lumières, qui médite sur l'Histoire et sur l'avenir de l'humanité, puis comme une sorte de bouddhiste plaçant sans hésitation le brin d'herbe qui se trouve à ses pieds dans sa pensée du cosmos, en compagnie de Dieu. Enfin comme un mystique qui s'abolit dans le vertige de l'Être, en hypnose, frissonnant au vent du mystère des gouffres et des cieux.

Comment voyage-t-il ? Il va là où il veut aller, d'ailleurs toujours aux mêmes endroits, cherche ce qu'il veut trouver et néglige les recommandations des experts. Ses amis sont allés en Amérique, à Jérusalem, en Russie. Lui reste bourgeoisement dans les pays limitrophes du sien.

Il fuit les hauts lieux de la *gentry* européenne, les célébrités et les gens qui risquent de le reconnaître – pas seulement parce qu'il voyage avec Juliette, mais parce qu'il a horreur d'être reconnu.

⁵ De Genève, le 9 août 1836, *Correspondance Marie d'Agout – George Sand*, Bartillat, 2001, p. 77.

⁶ *Pyrénées*, « Abords de Gavarnie », 1843, *Voyages*, p.859.

Sauf l'espagnol, il ne parle pas la langue des pays qu'il visite. Communiquer ne l'intéresse pas, surtout avec des gens importants. Il ne veut pas rencontrer d'interlocuteurs. Le français emplit tout l'univers et pour le reste le spectacle lui suffit.

Il se désintéresse totalement de la météorologie.

Il déteste la saleté, les voleurs, l'architecture classique, la ligne droite et tout ce qui est prétentieux. Et s'encombrer de bagages : il se contente du plus léger nécessaire, un sac de nuit en velours d'Utrecht vert et une petite caisse pour les manuscrits et les dessins.

Il aime les belles cuisines d'auberge, les jolies femmes, les petits enfants, la brocante, l'architecture gothique, les bateaux à vapeur et le développement économique, les lieux historiques, les rives de la Seine, les grands fleuves et les hautes montagnes, l'océan.

En fait d'itinéraires lui agréent les zigzags, l'imprévu, sauf quand il peut mettre, comme à Antibes, ses pas exactement dans ceux de Napoléon. Petit pèlerinage.

Le monde selon Victor Hugo présente, à un degré exceptionnel, cette caractéristique d'être informé moins par son étendue que par son épaisseur temporelle. Du paysage ou du monument visible, palimpseste offert à qui sait le déchiffrer, le poète induit l'invisible, le passé qu'il fait alors revivre comme sur un théâtre. Les burgs du Rhin, dans l'effroi de la nuit, se peuplent de cris lugubres et de chevaliers criminels, « l'odeur du sang est encore dans la plaine⁷ » ; le chemin creux de Küssnacht retentit encore de la victoire de Guillaume Tell, première date européenne dans la conquête de la liberté. Car toute résurrection a un sens. On comprend pourquoi Hugo a choisi cette Europe qui va de la Seine au Rhin, cette Lotharingie héritée de Charlemagne dont la carte correspond à l'Europe des églises et des cathédrales du moyen âge qu'il aimait tant : interminablement disputés entre la France et l'Allemagne, des dragons de Louis XIV à la Révolution française, de Napoléon à Bismarck, ces territoires saturés de chrétienté et d'histoire vont porter la construction à la fois nouvelle et très ancienne de l'Europe, les États-Unis d'Europe, première étape vers la République universelle. À force de regarder le passé c'est l'avenir qu'il convoque : l'Europe gothique doit devenir une Europe politique. Il aura fallu deux grandes guerres de plus, mais la prophétie est vérifiée aujourd'hui, entre Strasbourg et Bruxelles.

Ainsi rêvait Victor Hugo, s'adressant au monde. Il ne serait peut-être pas inutile de le lire⁸.

⁷ *Le Rhin*, lettre XXII, *Voyages*, p.205.

⁸ Cet article s'appuie sur mon livre *Victor Hugo, voyageur de l'Europe*, Bruxelles, Labor, « Archives du futur », 1997.